

Estelle Tharreau

Extrait de

# *L'Impasse*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2017, Tournada Éditions

**PREMIÈRE PARTIE**

**L'Impasse**  
**Samedi 13 mai 2000**

Pascal jeta un regard acerbe en direction de sa mère. Elle lui faisait face de l'autre côté de la cour et s'entretenait avec Virginie Krakoviak, l'aide-soignante de la maison de retraite de la Mine. Inutile de s'interroger longuement sur le sujet de leur conversation. Les deux femmes étaient accompagnées de Benjamin, le fils de Virginie. Le gamin était blafard. « L'abruti malsain » devait être malade.

En sortant de son imposante demeure, Pascal regretta que son père ait vendu l'ancienne dépendance au vieux Desjot. Désormais, il devait partager l'espace qui séparait les deux bâtiments avec des gens qu'il n'aurait jamais fréquentés en d'autres circonstances. Cette cour, baptisée « l'Impasse », servait de parking pour sa famille et de jardinet pour « les locataires » de Desjot. Malgré les haies, leur voix et leur rire parvenaient jusque chez lui lorsque les fenêtres de l'étage étaient ouvertes. Ces bruits étaient autant de nuisances qui lui rappelaient leur indésirable présence. Par bonheur, le reste de la maison était orienté côté jardin. Ce n'était pas un hasard si les deux pièces donnant sur l'Impasse avaient été dévolues à l'atelier de sa femme et à la chambre de sa mère.

L'attitude ostensiblement malveillante de Pascal décida Virginie à quitter Madeleine afin de rentrer récupérer le cartable du petit. Cet homme important ne les aimait pas. Elle se doutait qu'à tout moment, au moindre prétexte, il n'hésiterait pas à leur faire perdre leur logement. Et ça ! Nicolas Mazoyer, son concubin,

ne l'accepterait pas. Il en profiterait pour se débarrasser de son propre fils qu'il traînait comme un fardeau depuis sa naissance. Il l'expédierait le plus loin possible. Si Virginie n'avait pas la force de lutter contre son compagnon, elle avait néanmoins assez de courage pour lui résister lorsqu'il s'agissait de leur enfant.

Pascal s'approchait d'un pas assuré. Virginie saisit la petite main glacée de Benjamin et le força à la suivre. Avant de passer le seuil de sa porte, elle jeta un bref coup d'œil en direction de Pascal dont les yeux inquisiteurs étaient braqués sur sa mère. Aussitôt, elle baissa la tête tout en exhortant gentiment l'enfant à se hâter s'ils ne voulaient pas être en retard à l'école.

À quelques mètres de lui, Madeleine ne pouvait éviter son fils dont le visage se durcit. Ils étaient seuls désormais. Les mots allaient être cinglants comme ils l'étaient habituellement, comme ils l'étaient devenus depuis si longtemps, depuis trop de temps ! Elle décida de prendre les devants :

« Je remplis les conditions pour entrer à la maison de retraite de la Mine ! Ton père a commencé sa carrière en tant que mineur de fond !

– Dans ce mouroir ? cracha Pascal. C'est hors de question que tu y mettes les pieds ! Rends-toi à la triste réalité, si difficile à admettre soit-elle : tu perds la tête de plus en plus ! »

Madeleine ressentit cette dernière remarque comme un coup porté. Son visage se ferma. Pascal n'ignorait pas que sa mère était consciente de la dégradation de son état, de la multiplication de ses absences et de ses moments de confusion.

« Il te faut un établissement adapté à ta maladie. Tu sais aussi bien que moi que la situation ne va pas s'arranger. Un jour viendra où tu ne pourras plus sortir

seule. Tu ne pourras même plus t'assumer pour les actes les plus élémentaires. Dans la maison dont je t'ai parlé, on prend soin des vieux. Ce n'est pas le cas dans ton mouiroir !

– Mets-moi où bon te semble, mais je refuse de quitter la ville ! s'entêta Madeleine, blessée.

– Tu sais pertinemment qu'il n'existe qu'une seule maison de retraite ici : celle de la Mine. Tu te vois là-bas ? Au milieu d'un établissement tellement bondé que le personnel n'est pas assez nombreux pour assurer les soins minimums ? »

Désormais, Madeleine se taisait, ses yeux immobiles dévorant les gravillons disséminés sur le sol. Elle tentait de contenir sa colère et son humiliation.

« Tu te vois baignant dans des couches saturées de merde et d'urine ? Tu te vois rivée à un fauteuil en train d'attendre dès ton réveil que la journée se termine ? Et ça jusqu'à la fin !

– Je refuse de quitter cette ville ! » s'étouffa Madeleine dans un sanglot.

Pascal la fixa quelques secondes avant de reprendre d'un ton calme, mais inflexible.

« Bientôt, tu ne choisiras plus rien ! »

Madeleine planta ses yeux humides dans ceux de son fils puis s'adressa à lui en l'implorant :

« Réfléchis ! Je t'en prie ! Il n'est pas encore trop tard pour éviter de tout détruire. Je suis ta mère... »

Pascal, impénétrable, conclut cette discussion qui ne menait à rien une fois de plus.

« Avant d'être ton fils, je suis le chef de cette famille tout comme mon père l'a été avant moi ! »

Il la regarda rentrer dans leur maison avant de partir à l'église comme tous les matins. Virginie n'était pas réapparue et n'avait toujours pas conduit « l'abruti

malsain » à l'école. Il ne faisait aucun doute que l'entrevue des deux femmes n'était pas fortuite. Il devenait urgent de précipiter les événements avant que cette petite fouine de Krakoviak ne vienne fourrer son nez dans la vie de sa mère et perturber ses plans.

Pascal s'apprêtait à démarrer lorsqu'il se ravisa en apercevant Nicolas pénétrer dans l'Impasse. Le sac baluchon vert kaki à son épaule indiquait qu'il avait réussi à obtenir une nouvelle permission pour ce week-end. Le terme de son service national approchant, il allait pouvoir reprendre les choses en main et s'occuper de leurs petites affaires. Mais en attendant, Pascal devait lui rappeler certaines règles.

Il sortit vivement de son véhicule et se dirigea vers Nicolas, dont la démarche nonchalante et l'air goguenard avaient le don de l'électrifier. Le jeune homme le savait sur ses talons. Mais il continuait d'avancer sans s'en soucier, le forçant à le suivre là où il voulait. D'un ton sec, Pascal l'apostropha :

« Bonjour ! Tu ne m'as pas vu ou tu m'évites ? »

– Oh ! Salut ! s'exclama Nicolas en se retournant lentement. Comment va votre mère ? »

Le jeune homme souriait en coin tout en sortant tranquillement une Camel de son paquet. Tout influent qu'il était, Pelissier ne l'impressionnait pas. Ni lui ni les gens de son espèce. Ces gens si propres sur eux n'avaient aucun scrupule à faire appel à des gars comme lui lorsqu'il fallait remuer la merde. Mais lui non plus ne s'encombrait pas de scrupule.

« Elle va bien ! Mais tu vas t'arranger avec ta femme qui lui bourre le mou avec la maison de retraite. Personne ne parle à ma mère : ni toi, ni ton gamin, et surtout pas ta femme. J'espère que je n'aurai pas à me répéter ! »

– Je vais faire le nécessaire, répondit Nicolas sereinement en tirant sur sa cigarette sans un regard pour Pelissier.

– Ça vaut mieux ! Sinon plus d'arrangement ! Je pourrai facilement retrouver un type comme toi ! Mais toi ? Pourras-tu trouver un remplaçant aussi complaisant que moi ? »

Cette fois, Nicolas aspira plus intensément la fumée de sa Camel. Son sourire s'accentua et ses yeux fixèrent le chevalement<sup>1</sup> du puits de Chanzy. Cette tour en poutrelles métalliques sur laquelle s'appuyait une bigue était coiffée d'un toit pointu composé de deux pans en tôle. Sous ce toit précaire, des roues avaient servi à faire descendre tant de mineurs dans le fond afin d'en remonter toujours plus de minerai noir. Des puits aujourd'hui fermés, il ne subsistait plus que le chevalement, ce squelette noir qui dominait la ville. Nul ne pouvait l'ignorer. Il était visible en n'importe quel point de la cité. De ce passé, il ne restait désormais plus que lui et la légère poussière noire qui avait assombri les façades au fil des années.

Nicolas tira une autre bouffée. Son grand-père, tout comme le père de Pelissier, était descendu dans le fond. Seulement, Pelissier en était sorti plus rapidement et plus avantageusement. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui son fils employait ce ton avec lui. Mais Nicolas attendait son heure. Dans un futur proche, il s'adresserait à lui tout autrement et c'est lui qui fixerait les termes de l'arrangement. Tout était déjà en place. Il allait temporiser. Il allait parler à Virginie et puis le service militaire s'achèverait...

---

1. Le chevalement est une construction métallique ou en béton, installée au-dessus d'un puits pour supporter les molettes sur lesquelles passe le câble d'extraction.



« Tu as une date précise pour la fin de ton service ?  
lança Pascal à la volée en rejoignant sa voiture.

– Très bientôt, répondit simplement Nicolas.

– C'est pas une date ça ! Tu repars quand ?

– Demain soir après l'ouverture !

– Tu vas au lac de la Borme pour pêcher le carnas-  
sier ?

– Oui ! répliqua toujours aussi calmement Nicolas  
ne laissant rien transparaître de l'énervement que  
provoquait en lui cet interrogatoire au faux air de  
conversation.

– Quand ?

– À midi. »

Pascal tiqua. Nicolas observa sa cigarette qui mena-  
çait de se terminer avant le départ de son interlocuteur.  
Il n'en avait pas fini. Visiblement, « Sa Seigneurie »  
avait encore une exigence. Pascal regarda sa montre.  
Il disposait de cinq minutes tout au plus. Cinq minutes  
qui allaient lui éviter de supporter les geignements de  
sa femme pendant un quart d'heure.

« Avant midi, prends le temps de tailler ta haie et de  
désherber les bordures. Ma femme m'emmerde avec ça  
depuis une semaine. Elle trouve que ça fait "négligé" !  
Pour une fois, elle n'a pas tort ! »

Le permissionnaire promit de s'en occuper malgré la  
fatigue causée par l'inconfort des trains de nuit.

Pascal sentait Nicolas se dérober de plus en plus. Sa  
fiabilité se fissurait à mesure qu'il entrevoyait les secrets  
de la famille Pelissier. La situation ne devait pas lui  
échapper. Pas en ce moment ! Menaçant, il se retourna  
une dernière fois :

« Et plus un mot ! Compris ? »

Dissimulée derrière les rideaux de la chambre de son fils, Virginie n'avait rien perdu de cette entrevue dans l'Impasse. Elle n'avait pas saisi la teneur de leurs propos, mais elle se doutait que ces deux salauds se connaissaient plus qu'ils ne le laissaient paraître. Elle regarda la pendule puis se précipita dans l'escalier. Benjamin l'attendait dans la cuisine, assis sur une chaise sans bouger, son petit sac à dos rivé sur ses épaules. Le cartable semblait disproportionné par rapport à la taille de l'enfant. Affaibli par la fièvre de cette nuit, son visage avait encore blêmi. Les échos de la voix de son père ne devaient pas être étrangers à cette soudaine rechute. Cependant, le croiser était inévitable. Elle prit la main de Benjamin qui la regarda gravement puis ils sortirent.

L'air frais et la lumière vive du soleil printanier ranimèrent une faible lueur dans les yeux bleus de l'enfant. Il adorait ce temps qui rendait les gens joyeux après la froideur de l'hiver et la morosité des jours de pluie. La chaleur n'était pas encore trop assommante. Il allait vite se rétablir et pouvoir jouer dans le dérisoire carré d'herbe qui leur servait de jardin. Tout était parfait !

Puis son père déboucha de derrière la haie. Benjamin se raidit. Il fixa durement cet homme qu'on l'avait forcé à appeler papa. Mais ce temps-là était révolu. Fini les « papas », les « mercis » et les questions ! Ils s'étaient tous rendus à l'évidence : Benjamin ne parlerait plus comme les enfants de son âge. Il n'articulait pas la moindre syllabe. Sa mère pleurerait en silence chaque

jour, son père s'en plaignait crûment dès qu'il disposait d'un auditoire.

Nicolas embrassa furtivement Virginie et regarda froidement son fils. Il ne l'embrassait jamais. Il ne prenait plus soin d'ébouriffer les beaux cheveux blonds comme auparavant. Il n'essayait plus de sauver les apparences. À quoi bon ? Tout le monde savait qu'il n'aimait pas ce gamin. Il se contentait de le loger et de le nourrir, le minimum légal qui lui évitait tout tracas administratif ou judiciaire. La population de cette ville s'appauvris-sait à mesure que les puits fermaient. Alors, les services sociaux avaient bien d'autres choses à faire que de se soucier d'un enfant en manque d'affection paternelle. Cependant, la présence quotidienne de Benjamin troublait Nicolas : il trouvait que son silence lui donnait un air sournois. On ne savait pas ce qu'il voyait, ce qu'il ressentait, ce qu'il comprenait. Ses colères, quant à elles, pouvaient s'avérer incontrôlables et dévastatrices.

Nicolas toisa ironiquement Benjamin :

« Ça va bien, le bavard ? Tu pars à l'école ? »

Virginie ne put réprimer un regard haineux à l'encontre de ce qui lui servait de concubin. « Le bavard » ! Sous couvert de plaisanterie, Nicolas humiliait son propre fils par ces deux mots d'apparence si anodine, mais qui blessaient autant la mère que l'enfant. Cependant, ce regard n'arrêta pas Nicolas :

« C'est quoi cette tête de déterré ? demanda-t-il en désignant Benjamin d'un coup de menton.

– Il a eu de la fièvre cette nuit ! répliqua sèchement la jeune femme.

– Tu travaillais cette nuit. Il était chez tes vieux ? De la fièvre ! Tu parles ! Il leur a encore fait son cinéma ! Et vous marchez tous !

– 39,4 ! explosa Virginie. C'est le thermomètre qui le dit ! Pas moi ! Pas mes parents ! »

Nicolas alluma une autre Camel. En moins d'un quart d'heure, il allait devoir subir une seconde conversation qu'il n'avait pas envie d'entamer. Heureusement, celle-ci promettait d'être encore plus courte que la précédente. La sonnerie de l'école allait bientôt retentir. Mais il n'allait pas les laisser partir en s'en tirant aussi facilement.

« Je ne sais pas ce que tu as foutu pour nous pondre un boulet pareil ! cracha-t-il en la regardant intensément, un léger sourire aux lèvres. Comme toujours la gentille Virginie et ses gentilles idées qui emmerdent tout le monde ! »

Le souffle de Virginie s'accéléra. Elle le fixait haineusement sans voir le petit visage impassible de Benjamin tourné vers elle.

« Taré ! Il ne parle pas et il est complètement hystérique. Ta famille a compté un bon paquet d'alcoolos et de débiles. Tu ne peux pas le nier, ça ? C'est toi qui m'as raconté l'histoire de la famille Krako. Eh bien ! Tu vois ! Si tu y as échappé de peu, lui n'a pas sauté de génération. Il est complètement taré ce chiard ! »

Ces derniers mots ramenèrent les yeux de Virginie sur son fils qui ne la dévisageait plus. Le regard de l'enfant était maintenant rivé sur son père. Il l'observait sans ciller. On pouvait lire l'austérité et la détermination d'un adulte sur ce visage poupin. Cette discordance mettait les gens mal à l'aise en sa présence. Benjamin le savait. Sa mère savait également que cette attitude précédait les crises dévastatrices de son fils. Il fallait partir avant que la situation ne dégénère.

Sans un mot, elle entraîna l'enfant en direction de la voiture qu'elle garait sous sa fenêtre de cuisine. Ainsi, elle n'encombrait pas la cour et permettait aux deux véhicules des Pelissier de manœuvrer sans être gênés.

Dans son dos, la voix forte et directive de Nicolas s'éleva :

« Au fait ! Interdiction de parler à la mère Pelissier. C'est mauvais pour mes affaires. Tu la boucles ! Et si tu n'es pas contente, tu dégages de chez moi ! Tes vieux seront ravis de récupérer le bavard, mais toi... Ils n'attendent que ça : pouvoir te le prendre ! Si ça arrive, tu risques de ne plus le voir aussi souvent ! Ils ne vont pas faire beaucoup d'efforts les Krako pour que tu le rencontres en dehors de chez eux. Alors, ferme ta gueule ! »

Benjamin pressa fortement la main de sa mère, la forçant à poursuivre ses pas. Virginie ouvrit rapidement la portière de la vieille Renault 5 bleu délavé et s'escrima à attacher la ceinture de sécurité de l'enfant, à demi couchée sur lui pour atteindre la fixation entre les sièges. Cette position et ses longs cheveux blonds l'empêchèrent de remarquer le regard grave qu'échangèrent Benjamin et Madeleine lorsque celle-ci passa devant eux pour sortir de l'Impasse. Elle rejoignait une voisine qui l'attendait chaque matin pour faire le trajet jusqu'à l'église.

Vêtue d'un collant sombre en lycra, d'une brassière blanche et de baskets Asics bleues, Caroline Pelissier pénétra dans l'Impasse, absorbée par ses pensées noires. De plus en plus obscures, de plus en plus obsédantes ! Chaque jour, elle s'enfonçait plus profondément dans le trou noir de la solitude et de la dépression. Elle avait perdu son assurance, sa confiance en elle-même, le sens de sa vie. Rien ne la poussait plus à se lever le matin. Si tous les jours Madeleine, sa belle-mère, assistait immanquablement à la messe, Caroline, quant à elle, commençait sa journée en courant. Elle courait et courait jusqu'à l'épuisement, jusqu'à l'étourdissement. Puis elle revenait et maintenait cet état second par tous les moyens médicamenteux en sa possession. Elle flottait dans cette vie sans que personne ne s'en soucie plus.

Son corps, naguère charnel, s'était desséché au fil des ans. Aujourd'hui, seuls des muscles secs parcourus de veines saillantes donnaient un peu de galbe à sa silhouette. Son visage était l'unique vestige de son charme. Le temps passé aux côtés de son mari n'avait pas encore terni la lumière de ses yeux mordorés et l'éclat doré de ses cheveux châains.

Son seul rayon de soleil était le sourire que Benjamin lui adressait. Il lui rappelait ses anciens élèves à l'époque où elle était heureuse et entourée des siens. À l'époque où sa vie suivait une trajectoire.

La voiture de Virginie s'engageait dans la rue lorsque l'enfant tourna vers Caroline un visage apeuré. Elle comprit instantanément et regarda en direction du jardin de Mazoyer.

Nicolas la scrutait de la tête au pied. Elle courut jusqu'à la Golf noire garée non loin de lui. Il savait tant de choses sur elle et sa famille ! Il était devenu si menaçant ! Malgré elle, elle leva les yeux au moment où il lui adressa un clin d'œil en rigolant.

Paniquée, Caroline se précipita jusqu'à la portière, mit le contact et partit en trombe devant Madeleine et sa voisine surprises par la furie soudaine de la conductrice.

« Je ne souhaite ma vie à personne, mais je n'envie pas la sienne pour autant ! » murmura Madeleine.

Caroline roula comme si elle cherchait à fuir un danger mortel. Comme dans un rêve, sans se rappeler le moindre détail du trajet qu'elle venait d'effectuer, elle se retrouva sur le parking du CAPA, le Centre d'activités physiques aménagé qu'avait inauguré récemment le maire. Les puits étaient inactifs depuis plusieurs années et la dernière exploitation à ciel ouvert avait été abandonnée l'an passé. Le CAPA, en partie achevé, devait redonner vie aux anciens terrils qui avaient survécu à la fermeture des mines.

La nouvelle municipalité s'était lancée à corps perdu dans d'importants projets visant à dynamiser le bassin minier et à faire oublier l'image « de gueule noire » de la région. Elle avait commencé par repeindre une grande partie des façades du centre-ville dans des couleurs toutes plus vives et improbables les unes que les autres, puis elle avait entamé les travaux de réhabilitation des anciens sites miniers. À terme, le CAPA devait devenir un lieu de balade pour les familles et un parcours de santé pour les sportifs. En haut du plus imposant terril préalablement engazonné trônait une pyramide constituée de quatre tubes de métal se rejoignant au sommet. Un escalier de béton menait à elle. La vue ne s'étendait pas plus loin que les quelques allées du CAPA et les

bulldozers qui travaillaient à son agrandissement. En contrebas du monticule, un escalier similaire devait accueillir de l'eau pour former une cascade.

Caroline resserra ses lacets et se lança dans sa course folle. Elle emprunta les sentiers balisés puis alla se perdre dans les pistes en construction. Elle courait, esquivait in extremis les obstacles. Elle sautait par-dessus ceux qui ne pouvaient pas être évités. Elle contraignit son corps à maintenir ce rythme jusqu'à ce que la brûlure de ses muscles devienne insupportable. Les allées défilaient tout comme les minutes. Le point de rupture approchait. Elle accéléra encore et gravit les marches menant à la pyramide.

Au sommet, elle bascula violemment son buste en avant. Les mains sur les genoux, la tête baissée, elle attendit une trentaine de secondes en apnée puis se releva si rapidement que l'afflux brutal de sang et d'oxygène provoqua un étourdissement. Malgré une vision brouillée, elle aperçut au-dessus des arbres du CAPA, le seul signe extérieur qui la rattachait au reste de la ville. Le chevalement noir planait sur elle comme il écrasait l'âme de tous ceux qui le contemplaient.

Ne pas se laisser piéger ici plus longtemps. Trouver une issue ! Il fallait trouver une porte de secours coûte que coûte, avant d'en crever.



Florence Gaudy entendit ce bruit de moteur si familier. Elle se leva de son confortable siège pour observer le parking depuis la fenêtre de son bureau. L'air sombre, Pascal Pelissier sortait de son véhicule. Elle connaissait par cœur les expressions de son visage, les moindres variations de son intonation, la moindre signification de ses gestes. Elle savait traduire chaque détail que trahissait le corps frêle de son patron.

Dix ans à ses côtés, dans l'usine au sein de laquelle elle avait gravi tous les échelons jusqu'à occuper le poste de secrétaire de direction, lui avaient permis de déchiffrer et de voir évoluer cet homme. Le fils de mineur de fond avait racheté une partie des bureaux administratifs des anciennes Houillères. Il avait réhabilité le bâtiment et avait fait sortir de terre des usines flambant neuves. Désormais, des millions de pièces pour l'électroménager s'exportaient chaque année hors de ces murs, et des centaines de salariés, dont bon nombre d'anciens mineurs, avaient la chance d'y travailler. Dans un bassin économique sinistré, Cooktech était devenu le principal pourvoyeur d'emplois de la région. Cette réussite financière et ce passé si intimement lié à Chanzy et à la mine avaient ouvert des perspectives politiques à Pascal Pelissier. Florence savait que cette entreprise n'était qu'une étape, une rampe de lancement vers un pouvoir plus grand. Ce petit rouquin à l'air inoffensif n'en était pas moins un homme insatiable. Il n'aimait l'argent que pour le pouvoir qu'il lui procurait. Il aimait bien plus posséder les personnes que les biens matériels.

Florence voyait dans le pas plus rapide, les gestes plus secs et le regard plus perçant de son patron qu'un important problème se dressait face à lui. Plus ce problème serait grave, plus elle s'imposerait à ses côtés pour l'aider à soulager son fardeau et son esprit. Elle connaissait ce type d'homme. Fille de mineur elle aussi, elle n'avait cependant pas vécu la même histoire que Pascal.

La famille Gaudy avait essuyé le drame de l'alcoolisme, de l'endettement et de la violence. Cadette d'une fratrie de neuf enfants, elle s'était élevée seule. Elle avait rapidement appris à maîtriser les situations de tension lorsque sa mère reprenait un verre après avoir fait l'inventaire de son porte-monnaie, lorsque ses frères rentraient complètement ivres entre deux policiers, et lorsque son père, abruti de travail, finissait les bouteilles qui ne l'étaient pas encore quand il retrouvait une maison transformée en taudis, une table vide à l'exception des lettres de renvoi de ses enfants. Elle avait trouvé très vite les moyens d'atténuer les injures et les coups de ses proches en se rendant utile et plaisante. Elle préparait un semblant de dîner avec ce qu'il restait, elle appelait les employeurs pour excuser ses frères lorsque c'était encore possible, elle attendrissait les policiers compatissants. Elle savait aussi quand le point de rupture était atteint et qu'il fallait prendre le large, se terrer en attendant la fin de la tempête. Elle était même parvenue à supporter les gestes déplacés de ses frères lorsque l'adolescence lui offrit d'autres attraits.

Elle n'avait pas fait d'études, elle n'était pas douée d'une intelligence particulière, mais de cette boue, elle avait tant appris sur les hommes et les situations ambiguës. Elle ne les appréhendait plus. Elle était devenue comme un chien flairant les miasmes de la bassesse.

Elle soufflait le chaud, le froid et le stupre pour en tirer avantage désormais. Depuis plusieurs années, elle anticipait les demandes de son patron, elle faisait barrage pour lui. Elle l'attirait. Elle le savait. Il ne manquait qu'une occasion pour que la balance penche en sa faveur. Le moment approchait ! Elle le flairait depuis plusieurs mois. Elle sourit en coin : son heure allait venir... vite.

Pascal entra dans le bureau de sa secrétaire attendant au sien. La vue des courts cheveux bruns, de la ligne des seins plongeant dans le col en V et des cuisses voluptueuses le placèrent un instant dans cette déstabilisante impression de frustration, mélange empoisonné de pulsion sexuelle bestiale et d'abstinence raisonnée. Pascal vit dans les yeux sombres de Florence qu'elle percevait ses ennuis. Elle l'épaulerait mieux que quiconque. Mais elle serait aussi plus présente, plus pressante.

« Bonjour, Florence ! s'empressa-t-il de lancer. Annulez tous mes rendez-vous jusqu'à midi et ne me passez aucun appel. »

Florence acquiesça avant que son patron ne s'engouffre dans son bureau et ne referme la porte. Sa mère ou sa femme ? Il s'agissait de cela ! La vieille folle ou la dépressive ou les deux à la fois. La politique se jetait à corps perdu dans l'aire de la communication. Ces deux femmes instables et imprévisibles pouvaient menacer le nouvel avenir de son patron. L'occasion était trop belle ! Il fallait attendre. Ça ne serait plus très long désormais.

« Tu ne réponds pas ? » demanda la mère de David d'un ton sec et autoritaire.

Le téléphone continua de vibrer sur la table en formica en s'agitant tel un cafard sur le dos. Gêné, David fixait l'appareil sans faire taire la sonnerie pour autant. Il ne pouvait pas se permettre de décrocher. Mais, en aucun cas, il ne devait rejeter l'appel qui, pour sa mère, constituait une réminiscence de dégoût mêlé de honte.

Martine Bertal continuait à scruter son fils d'un air réprobateur. Elle l'acculait ainsi à subir les foudres de sa condamnation s'il choisissait de répondre ou à prendre ses distances avec l'objet de leur désaccord s'il ne prenait pas la communication. Mais David ne bougeait pas. Il laissa s'épuiser la sonnerie et pérenniser cette situation inconfortable qui lui collait à la peau comme un vêtement poisseux et malodorant.

Il avait regagné sa ville natale de Chanzy après l'avoir quittée dix ans plus tôt pour rejoindre les rangs de la police. Il avait travaillé dur. Il avait commencé à construire une autre vie pensant que son bonheur était ailleurs, loin de l'univers étriqué de ce bassin minier en plein déclin. Sa mère en partant lui avait prédit qu'il reviendrait un jour comme tous ceux qui n'avaient pas rompu les ponts définitivement ; ceux qui ne revenaient que pour les enterrements. En proie au doute et à l'épuisement, il était venu passer quelques jours de vacances. Les lieux de son enfance, ses anciens amis, l'évocation de cette période heureuse, cette douceur de vivre avaient éveillé en lui l'envie de revenir pour

oublier ses échecs et les dégâts de la déshumanisation dont il était spectateur chaque jour à Paris. Il avait donné sa démission dès que ses amis du commissariat de Chanzy l'avaient averti qu'un poste se libérait. Puis il avait été muté. Il y avait bientôt six mois.

Malheureusement, les images de vacances ne sont jamais les reflets fidèles de la réalité des lieux et des habitants. Il s'était imaginé reprendre sa vie à Chanzy là où il l'avait laissée dix ans auparavant. Mais tout avait changé. Lui non plus n'échappait pas à la règle. Son passé le rattrapait et il se sentait piégé dans ce paradis perdu.

Le téléphone retentit à nouveau. Cela pouvait être urgent. Il devait partir et répondre. En voyant David se lever, Martine comprit que son fils lui échappait en choisissant son camp.

« Je ne reviendrai pas sur ma décision ! s'exclama-t-elle sèchement. Imagine ce que penseraient les gens si elle venait ici ! Tu devrais peut-être repartir. Si tu es honnête avec toi-même, tu sais que tu n'as plus ta place à Chanzy ! »

Tandis qu'il se penchait pour l'embrasser, David eut un geste de recul. Il ne s'attendait pas à des propos si crus de la part de sa propre mère. Ils se regardèrent un moment en silence. Les yeux incrédules de David se perdaient dans les abîmes de froideur imprimés sur le visage de Martine. Il se détourna et sortit.

Une fois dehors, les phrases qu'elle avait prononcées résonnèrent longtemps dans sa tête jusqu'à lui faire oublier la sonnerie du téléphone qui se tut une nouvelle fois. Il fallait une échappatoire ! Peut-être fuir rapidement cet endroit où personne ne l'avait attendu et où personne ne voulait plus de lui.

Pascal n'eut pas le temps de se calmer ; son téléphone affichait le nom du sénateur Soilon. Il inspira lentement avant de décrocher.

« Monsieur le sénateur ! entama-t-il avec déférence.

– Bonjour, monsieur le futur député-maire ! répondit la voix joviale.

– Croisons les doigts ! La route est encore longue !

– Pas aussi longue que vous le croyiez, mon cher ami ! objecta Soilon. Notre réseau, nos conseils et nos moyens vous sont entièrement acquis. Le parti n'a pas misé sur vous au hasard. Nous serons vite fixés ! Votre baptême du feu approche avec l'inauguration du musée de la Mine ! En tant que sénateur, j'insisterai sur votre importante donation pour la réalisation de ce projet et sur votre générosité en termes d'emploi dans la région. Concernant votre passé et vos attaches familiales dans cette ville, je vous laisse le soin de peaufiner un beau discours plein de sensiblerie.

– Je le prépare activement !

– À propos de préparation, je voulais m'assurer que votre charmante épouse ainsi que votre mère seront présentes. »

Pascal se mordit les lèvres et marqua un temps d'arrêt dans la conversation.

« Un problème, Pascal ? fit la voix sur un ton plus inquisiteur et moins affable.

– Non ! Non ! Aucun.

– S'il y a un problème, réglez-le avant la semaine prochaine ! Nous comptons sur vous ! À samedi ! »

Soilon raccrocha sans autre forme d'au revoir. Le message était clair. Il devenait tout aussi clair que la situation ne pouvait plus durer et attendre la fin du service de Nicolas. Il fallait le décider à agir aujourd'hui avant qu'il ne reprenne son train ou le mettre définitivement hors-jeu et trouver une autre solution.

Il emprisonna sa tête dans ses mains. Comme sortie d'un mauvais rêve lui revint l'image de sa mère perdue, accroupie devant une tombe, le père Jean veillant à ses côtés.

Torse nu, Nicolas venait de terminer la taille de la haie quand il regarda sa montre. Il devait se dépêcher de désherber les bordures. Bruno comptait le récupérer à midi pour se rendre au Lac de la Borme et son matériel de pêche n'était pas prêt. Alors qu'il allumait une cigarette, il vit Caroline rentrer du CAPA et fuir jusque chez elle, probablement dans son atelier.

« Quelle famille de tarés eux aussi ! pensa-t-il tout haut. Pire que le bavard ! »

Un bruit de portière le sortit de ses considérations sur les Pelissier. Virginie démarra rapidement avant que le silence ne se fît à nouveau. En soupirant, il jeta son mégot tout en priant que ses plans se déroulent comme prévu et qu'il puisse planter là tous ces abrutis.

Il venait à peine d'arracher un gros massif d'herbes épineuses quand Virginie réapparut avec Benjamin. Il se dissimula un peu plus pour ne pas avoir à leur parler. Puis il plaça le casque de son baladeur sur ses oreilles. Les sons lourdement martelés du heavy métal trahissaient son ouïe. Des pas semblaient se perdre sur le gravier. Il se releva en ôtant son casque quelques instants et s'écarta de la haie. Mais il était bel et bien seul. Il regarda sa montre une nouvelle fois. Les minutes filaient. Il remonta le volume sonore et s'agenouilla vers une autre touffe de mauvaises herbes.

Il lui semblait entendre différents bruits à proximité, mais il n'avait plus le temps de s'attarder et d'assister au ballet de tous les dégénérés habitant cette cour. Il s'acharna sur le chiendent aux racines profondes qui n'en finissait pas de s'étaler sous ses yeux.



Soudain, Nicolas redressa le buste, sentant une présence dans son dos.



**Taurnada Éditions**

[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)